



LA PETITE HISTOIRE DES FLOCONS DE NEIGE - ETIENNE GHYS -  
EDITIONS ODILE JACOB - 2021

C'est un bonheur de regarder la nature s'épanouir, d'en apprécier les merveilles et de comprendre les mystères.

Aux premières neiges de l'hiver, les flocons volettent, tourbillonnent, se frôlent, s'aimantent et se posent avec délicatesse sur des supports immaculés où brillent déjà d'autres petites concrétions aux éclats fugaces. Ils attirent l'attention, se prêtent à l'observation. Mais comment faire la trace sans les écraser, sans les jeter d'un coup de pelle maladroit ? Ils sont si nombreux, tous différents et malgré tout semblables. Mélange aléatoire d'éléments vivaces, chefs d'œuvre d'une symétrie d'ordre 6, riches de leurs diversités, les flocons de neige n'ont jamais cessé d'interroger les hommes de sciences.

Dans un essai qui donne à la science la légèreté d'un poème, le mathématicien Etienne Ghys écrit « *La petite histoire des flocons de neige* » en appuyant son propos sur les travaux de ses illustres prédécesseurs qui, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle ont étudié la complexité des ces étonnants cri sont fascinants par leur esthétique et la logique de leur agencement. Ces chefs d'œuvre de l'infiniment petit reposent sur des structures atomiques infinitésimales. Ils sont le fruit de poussières et d'eau, de glace et de vapeur, dessinant des frises gelées dont la dentelle varie selon la température ambiante et le degré d'humidité. Ils sont des dons du ciel, immuables de puis la création du monde. D'un siècle à l'autre, des générations de chercheurs, (**philosophes ou physiciens, mathématiciens, médecins, chimistes**) ont étudié leur dynamique, reproduit leurs formes Certains ont reconstitué leur structure et suivi leur parcours de la congélation à la fonte.

« *La petite histoire des flocons de neige* » est un conte merveilleux servi par de superbes illustrations d'époque et par d'impressionnants schémas traduisant la complexité de ce phénomène physique surprenant. D'une plume alerte, l'auteur glisse aux frontières des sciences et du rêve pour résoudre l'énigme d'un phénomène obsédant par l'insolence de sa beauté. Immaculée, dans son ordonnée conception, la neige recèle dans ses flocons les incomparables figures d'un art éphémère.

Etienne Ghys nous fait partager les raisons de son éblouissement devant ces multiples miracles d'architecture. Au lecteur d'accepter de revoir à l'avenir son rapport à l'hiver. Lancer une boule de neige, « *c'est Mansart qu'on assassine !* »

Michel MORICEAU



CHAUDUN, LA MONTAGNE BLESSEE - LUC BRONNER - AUX EDITIONS DU SEUIL 2020

Il y a en montagne des vallées somptueuses et des maisons en ruine, des alpages à l'herbe grasse et des pierriers où rien ne pousse. Des villages se développent et d'autres s'étiolent dans un dénuement irréversible. Chaudun est l'un des ses clochers perdus, âpres et désolés, inaccessibles et méprisés que ses derniers habitants, désespérés ont vendus à l'Etat en 1895. Accablés, affamés, acculés à fuir pour survivre, de pauvres familles liées par le sang ont abandonné une terre ingrate, dévastée par le vent, brûlée par la sécheresse et menacée aux mauvaises saisons par les avalanches et les torrents en crue.

Enfant du pays et enquêteur passionné, Luc Bronner revient sur cette terre aride. Sous une touffe de ronces et d'herbes folles, il bute sur la dalle d'une tombe abandonnée. Il gratte, déchiffre le nom d'une défunte. Sa curiosité mise en éveil, il va raviver le court passage au village d'une jeune fille fauchée très tôt par la mort.

Il plonge alors dans le temps, cherche à comprendre l'esprit du lieu à la fin d'un siècle de tous les paradoxes, le XIX<sup>e</sup>. Il relit, sur une photographie de cette époque, l'histoire des derniers habitants de Chaudun, des villageois endimanchés posant pour une incertaine éternité..

Il dresse une galerie de portraits détaillant avec précision, les conditions de subsistance en ces terres tenues à l'écart de la modernité. En épluchant les archives, il dépoussière des lettres où s'expriment, avec une déférence appliquée, les doléances des pauvres gens. Les réponses sont noyées dans l'indifférence d'une bureaucratie ordinaire. Les enfants continuent de mourir. Les parents s'enracinent dans la misère sous le regard de Dieu. Les plus audacieux parmi les malheureux partent à l'aventure au-delà des mers.

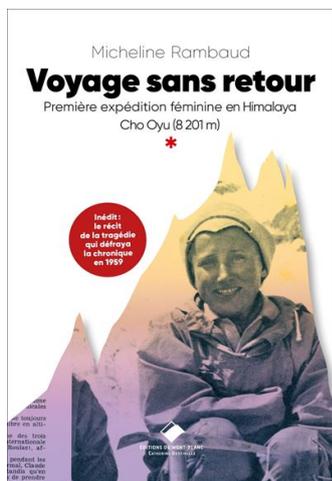
Bronner tient la chronique de Chaudun, comme autrefois, Leroy -Ladurie l'avait fait de Montaillou. C'était à un autre temps de l'Histoire mais l'intention de témoigner est aussi forte en ce qui concerne la relation du paysan et de son territoire, ses efforts, sa résignation, ses instincts de survie sous l'emprise des notables et du Tout-Puissant.

En digne héritier spirituel d'Albert Londres dont il a reçu le Prix en 2007, Luc Bronner pose un regard empathique sur des hommes et des femmes reclus dans un baignoire de cailloux roulant sur des pentes arides. Il mène son récit dans un tourbillon de phrases qui claquent et piquent comme la bise sur des visages sacrifiés aux affres d'un implacable destin. Il observe avec le plus profond respect, un monde qui s'effrite et s'abandonne pour ne pas mourir tout à fait.

L'auteur redonne la parole aux acteurs d'un drame qui s'est joué sans relâche à l'époque où de nouvelles techniques étaient mises au point à quelques kilomètres de là pour améliorer le confort et le bonheur de l'humanité. Le progrès n'a pas percé la mer de nuage enveloppant ce flanc de la montagne. Le maire, l'instituteur, le curé n'ont rien pu faire. Ensuite, après le sacrifice, l'inspecteur des Eaux et Forêts organisera la domestication des torrents et le reboisement des terrains dévastés. La vie renaît alors par la flore et la faune. L'ordre écologique s'installe, magnifique et cruel, comme le fut celui des hommes et des femmes blessés par le destin et injustement oubliés.

Dans un admirable devoir de mémoire, Luc Bronner relève ces âmes meurtries et leur rend un bel hommage : celui de leur dignité.

Michel MORICEAU



VOYAGE SANS RETOUR, première expédition féminine en Himalaya –  
Cho Oyu ( 8 201 m) MICHELINE RAMBAUD –  
Editions du Mont-Blanc – Catherine Destivelle – 2021

Le voyage s’annonçait sous les meilleurs auspices. Cinéaste aguerrie aux sports de montagne Micheline Rambaud a filmé la cordée d’anthologie de Claude Kogan, femme d’exception, poussée par la volonté d’être bientôt la femme la plus haute du monde.

A la fin des années 50, bien avant l’invention du téléphone satellite, beaucoup de cimes étaient à braver, une citadelle était à vaincre : celle du machisme ambiant dans la société de l’époque.

C’est ainsi qu’en 1959, une belle équipe de femmes déterminées, s’est aventurée en Himalaya dans l’allégresse et la volonté d’atteindre, elles – aussi, les sommets que les hommes gravissaient depuis une dizaine d’années. L’objectif de Claude était clair : 8201 m ,le Cho Oyo pour relever le défi d’être la première femme à dépasser les 8000 mètres !

L’euphorie du dépaysement est rapidement calmée par la réalité d’un milieu où frappent tour à tour le soleil brûlant, la chaleur, puis le crachin glacial et toujours, l’humidité.

Emmené par Claude Kogan, remarquable par son charisme et ses capacités physiques surprenantes, l’expédition s’acclimate, surmonte les attaques de frelons et celle des sangsues. Elle franchit d’innombrables torrents, dont la *Dubkosi*, cette « rivière de lait » aux tourbillons impressionnants dont les ponts ont été arrachés. Elle goûte la variété des paysages autant que les facéties du cuisinier. Elle s’adapte aux terrains, aux caillasses, à la neige.

Ces drôles de dames s’organisent, s’accommodent de leurs petites manies respectives. Elles apprivoisent le risque pour elles-mêmes et les 185 porteurs qui les accompagnent. Leur longue marche les mène aux frontières du Tibet, au Nang Pa La, à 5640 mètres d’altitude. Elles montent, descendent, remontent interminablement, et prennent de l’altitude. Les camps sont montés et c’est l’attente avant l’assaut final .Mais le climat s’alourdit, le sommet se met à blanchir. Il neige. Les avalanches grondent. Les sherpas ressentent de mauvais présages. Et le 2 octobre 59 , c’est le drame. Le camp 4 est enseveli, une cordée de deux népalais est emportée près du camp3. Un seul cri dans la nuit, celui d’un sherpa mutilé par le froid alors qu’il redescendait dans la bourrasque. Ni Claude, ni Claudine , ni leurs deux compagnons d’infortune, Shouang et Norbu, ne reviendront du Cho Oyu. Claude, le lendemain, devaient ouvrir une grande page de l’histoire de l’alpinisme et de la condition féminine.

Micheline Rambaud, il y a soixante ans a tenu le journal de cette aventure sans précédent. Elle mobilise aujourd’hui ses souvenirs, intacts et précis, à la fois graves et heureux. Indélébiles. Elle sélectionne les photos qui ont ponctué cet incroyable parcours semé d’embuches avec cependant d’inoubliables rencontres. L’auteure fait allusion aux relations déséquilibrées entre les occidentaux et leurs « employés » népalais qui aboutissent à d’âpres négociations avec leur syndicat. Mais la force du récit relève de l’attention portée par la photographe sur les femmes, celles du Népal, en particulier, impressionnantes de courage et de dévouement, capable de porter de lourdes charges et d’accomplir au quotidien les activités indispensables à la vie de la communauté.

Avec tact et mesure, Micheline Rambaud reprend les éléments de cette tragédie. Elle ne porte aucun jugement. Elle essaie de comprendre et de répertorier les signes avant – coureur de l’avalanche. Les sherpas avaient un pressentiment. Le temps, le mauvais temps est resté le maître

des lieux, le maître du destin de ces montagnardes héroïques. Claude et Claudine sont mortes où elles devaient, dans l'accomplissement de leur passion. Un linceul blanc les a enveloppées à quelques mètres du sommet qui leur était promis. Leurs équipières sont redescendues à la ville poursuivie par le chagrin. La mousson ne s'est pas arrêtée. Cho Oyu, la déesse turquoise, dans l'insolence de sa grandeur, s'est vengée sur des âmes innocentes qui rêvaient d'idéal.

Michel MORICEAU



LA FELICITE DU LOUP - PAOLO COGNETTI – Collection la Cosmopolite - Editions STOCK- 2021

Paolo Cognetti aime la montagne, le Val d'Aoste et la vie sauvage qui s'y écoule au rythme des saisons. Dès qu'il s'éloigne de son alpage, il y revient, s'y épanouit. Il y trouve sa félicité. Il n'est pas comme le loup qui court les forêts et les grands espaces dans un irrésistible besoin d'ailleurs.

Au contact des paysages que la civilisation n'a pas encore souillés, le narrateur écrivain par passion, cuisinier par raison, met en éveil tous les sens qui l'amènent à profiter des lieux vierges de toute prouesse excessive. Il perce le mystère des arbres, écoute le chant des torrents, la « voix des tronçonneuses »... Il regarde l'herbe pousser, respire l'entêtant parfum des sous-bois. Il apprivoise le glacier et donne aux cailloux des allures d'éternité.

Il met en mots, avec douceur et volupté, la beauté simple d'un monde merveilleux dont il s'empare pour mieux le comprendre, et mériter ainsi d'atteindre son refuge perdu dans le vent, la neige, parfois sous le soleil.

Il se fond dans un environnement qui le subjugué, le rassure, le protège, autant de raisons d'exprimer ses sensations, de proposer à celle qu'il aime d'y partager ses sentiments.

Il atteint le bonheur suprême dans la simplicité d'un lieu débarrassé de l'inutile superflu de la vie citadine. Il trouve son Everest dans le plaisir de régaler les autres sans s'obliger à faire carrière. Vivre en montagne change le cours de son existence, assouplit le regard qu'il porte sur ceux dont il apprend la langue rugueuse et qu'il nourrit de recettes inspirées d'un texte emblématique de l'illustre pionnier de la littérature alpine, Mario Rigoni-Stern.

L'écriture fluide de Paolo Cognetti est parfaitement maîtrisée. Elle traduit ses émotions et son émerveillement. Il voit, il sent, il touche. Il écoute, il prend soin, il respecte tous ces gens qui font vibrer la montagne. A peine, s'offusque-t-il de ces « étranges oiseaux migrateurs » qui s'abattent sur les pistes de ski et s'envolent d'un seul coup aux derniers jours de l'hiver.

Fasciné par la pureté de ces lieux, l'auteur se livre à un remarquable exercice style, style alpin sans aucun doute, que sublime la justesse des mots, la précision des gestes, l'intensité des souvenirs.

36 chapitres, en référence aux 36 vues du mont Fuji du japonais Hokusai, décrivent avec subtilité, les la relation d'un homme au paysage en mouvement qui le porte vers l'avenir. Il passe d'une saison à l'autre sous le signe de la beauté. Il partage ses émotions avec une jeune amie dans l'intensité d'un amour éphémère. Elle s'en va et ne revient pas. La montagne le retient et chacun y est libre de son destin, « ici ou ailleurs ».

En distinguant les souillures de la ville aux lumières des de la haute altitude, l'auteur dessine pour lui-même et ses lecteurs les contours d'un monde où rêves et réalités se conjuguent par la force du désir et de la contemplation dans une perspective d'humanité.

Michel MORICEAU



DANS L'AMITIE D'UNE MONTAGNE-*Petit traité d'élévation*-  
PASCAL BRUCKNER – EDITIONS GRASSET 2022

Si l'amour est le fruit d'une passion dévorante, l'amitié découle d'une maturation raisonnable : elle stimule les émotions, s'inscrit dans la durée, suppose une fidélité à toute épreuve..

La relation de Pascal Bruckner à la montagne remonte à l'enfance et ne s'est jamais démentie. Il tressaille à la vue de cimes enneigées. Il frissonne, il s'enthousiasme. Il transmet à ses enfants le goût de l'effort et partage avec eux la joie d'atteindre un sommet à leur mesure.

C'est un bonheur est de s'élever au-dessus des contingences de la vie d'en bas. Nul besoin d'Himalaya pour s'émerveiller de la beauté d'un espace ouvert sur l'infini. La dignité du grimpeur modeste est de toucher le rocher, de prêter attention au paysage, d'éviter les excès. Sa liberté est de trouver sa juste place dans ce vaste monde. Qu'il ascensionne ou qu'il randonne, le choix de l'amateur est respectable. Il n'y a pas de hiérarchie dans la façon d'aimer la montagne. A chacun de s'y épanouir, d'y conquérir l'impossible ou d'y musarder simplement, d'y « danser avec la mort » ou d'y exploiter pour la vie un « jardin féérique ».

L'appel de la montagne demande tact et mesure, en évitant, comme l'écrivait Michelet, de colporter en hauts lieux, « l'esprit grossier » de la plaine. Mais cet idéal de pureté est souillé par l'arrogance d'une aristocratie qui accapare l'espace à son profit. Il est contrarié par l'angélisme de ceux qui rêvent du « ré – ensauvagement » d'un milieu dénaturé par les uns et manipulé par les autres.

C'est alors une consolation de monter à la hauteur utile qui permet de se détacher du monde ordinaire , d'évacuer son agressivité ou de profiter d'un moment propice pour penser en toute liberté.

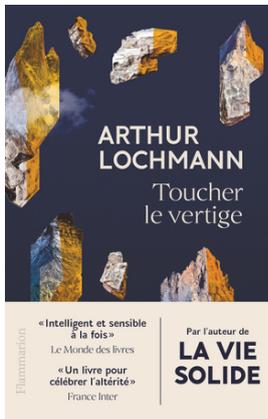
Dans son « *Petit traité d'élévation* » , Pascal Bruckner trace les multiples voies qui pénètrent un univers mystérieux, à la fois magique et cruel, magnifié par les puristes, « consommé » par les touristes, exploité mais aussi critiqué. Gide ne s'est pas privé d'en moquer la banalité sublime. Bachelard notait le « sadisme du dominateur ». Mais le simple randonneur peut éprouver lui aussi un plaisir d'une réelle intensité. Ici, tout est question d'allure, de posture, de respect de l'autre dans sa façon de marcher, de grimper, d'atteindre ou non le sommet, de revenir cassé ou de basculer dans l'Eternité. A chacun sa pratique, sa liberté de prendre un « piolet phallique » ou un bâton de berger, sans oublier « l'épouvantail » autrefois redouté, sans occulter les risques de cette montagne que Ramuz qualifiait de « magnifique et maléfique à la fois ». Elle était une terre où frappait la misère. Elle est devenue l'élément convoité d'une société ludique indifférente à la fragilité d'un environnement d'exception. Elle reste un lieu de souffrances, subies ou choisies, désirées, surmontées avec un moment rare de volupté quand un objectif est atteint, quel qu'il soit, où qu'il soit.

Les sensations que procurent en alpinisme le dépassement de soi pourraient se percevoir en mer où l'expérience de la démesure frappe également professionnels et plaisanciers. Les spectacles y sont tout aussi *terribles et délicieux* car dans la tempête, la sauvagerie des éléments, pourvu qu'on en réchappe, exalte les passions et pose les fondements de la légende du rescapé héroïque.

Dans *L'amitié d'une montagne*, Pascal Bruckner célèbre les pays d'en haut vers lesquels le lecteur est entraîné avec une ardeur et des conseils de prudence. Dans un style aussi fluide qu'une descente en rappel, l'auteur décrit la montagne dans tous ses états. Il exalte les principes de la cordée fondés sur

le partage, la persévérance et la solidarité. Puisse ce message de sagesse être un jour transposé pour dépasser le fatalisme d'une société désenchantée par les contraintes d'un monde en perpétuelle mutation. Puisse cette recherche positive rejoindre celle de Saint-Exupéry pour lequel « l'essentiel, ce ne sont peut – être ni les fortes joies di métier, ni ses misères, ni le danger mais le point de vue auquel ils élèvent. »

Michel MORICEAU



TOUCHER LE VERTIGE – ARTHUR LOCHMANN – EDITIONS FLAMMARION  
2021

L'alpinisme est sans doute un humanisme par l'exaltation de la cordée solidaire **et la relation sensuelle des compagnons aux éléments des hauts lieux.**

L'existentialisme, qui rend l'homme libre de ses expériences pourrait être un « *vertigisme* » quand, en montagne, l'homme est amené à composer avec le vide, sublimant ainsi ses angoisses. Il reconnaît alors sa fragilité face à l'immensité d'un domaine étrange où se mêlent l'ivresse et la peur, la menace du chaos et l'émotion de saisir un repère, remède inespéré contre

l'affolement que provoque à la montée, l'irrésistible abîme.

Philosophe et charpentier, grimpeur en résonance avec la nature, Arthur Lochmann est écartelé entre son désir d'escalade et sa panique face au néant qui s'ouvre sous lui. La pente le pousse aux limites de sa passion. Face au précipice, son équilibre est au bord de la rupture, son âme se met à flotter. Il voit ce qui l'entoure et appréhende aussitôt le domaine de la chute. Il touche les pierres et se rassure à leur contact. Il entend les bruits, les écoute. Il perçoit les frémissements du vent, la « *douce clameur des glaciers* ». Il s'éloigne du danger, apprivoise le vertige dans l'action et la maîtrise de soi. Il résiste en ce milieu où s'opposent l'attraction du sommet et l'attirance vers un gouffre insaisissable.

Par sa fascination pour « *l'objet vertigineux* », l'auteur acrophobe puise dans sa culture philosophique. Il y trouve son salut, dans la perception du paysage, le contrôle de son environnement, la maîtrise de ses angoisses, la résistance à l'effondrement. Aux différentes étapes de la course, la montée, le bivouac, le sommet, la descente, le charpentier-philosophe évalue le vide, le regarde en face, le transforme, l'évacue. Il met ses pas dans ceux de son équipière. Ensemble, tout en harmonie, ils accordent leurs gestes, contemplent depuis le sommet, l'immensité infiniment raffinée des glaciers. Ils méditent sur le sublime qui, selon Kant, « *démontre un pouvoir de l'esprit qui dépasse toute mesure des sens* » alors que la beauté « *produit en nous le libre jeu des facultés* ». Sous le ciel étoilé, ils plongent, tous deux, dans « *le vertige de l'infini* », sans oublier pour autant les bornes de leur propre finitude.

Avec cet essai original et sincère, à l'élégante présentation, Arthur Lochmann comble un vide dans les rayons que les libraires consacrent habituellement aux livres de montagne. Au-delà des cordes et des pitons, des récits de courses et des romans de genre, il trace la voie de la réflexion sur le sens de l'action, de la mise en perspective d'une addiction à l'utilité incertaine. « *Toucher le vertige* » est une analyse ambitieuse du rapport de l'homme (accompagnée de sa femme !) aux dangers que les couloirs et les parois font planer sur son existence. La montagne écrase et séduit. Elle incite à l'humilité, à la mesure, à la recherche des limites de la raison. Elle pousse à élever l'âme au plus haut jusqu'à en éprouver le vertige. Elle permet de jouir, au retour, du vertige que provoque un esprit comblé d'images et de sensations, de confiance en l'autre dans l'espoir d'être libre et de protéger sa vie. Selon Arthur Lochmann, l'alpinisme relève d'une éthique du faire, du voir du percevoir. Il nous donne les clés pour mieux nous connaître, comprendre ce qui nous entoure et respecter la vie sous toutes ses formes. Il nous dit comment préserver la montagne des imprudences d'un monde en mutation. En méditant sur les ressources que nous offrent les grands espaces de neige et de roches, l'auteur nous confirme que l'alpinisme est surtout une esthétique.

Michel MORICEAU



Aulus

Au plus loin d'une vallée sévère des Pyrénées, Aulus les Bains, Aulus plus simplement, est un village à la prospérité évanouie qui s'étirole aujourd'hui dans l'ennui à l'ombre d'une montagne aux pierres sombres obstruant l'horizon. Cet univers désolé isole du soleil tout en attirant ses hôtes de passage par ses couleurs surprenantes qui rythment les saisons. La vie quotidienne s'y écoule, simple et mystérieuse avec comme partout, ce mélange de méfiance et de curiosité face aux nouveaux arrivants, ces sous-entendus qui alimentent les rumeurs, excitent les rancunes, ravivent les souvenirs.

Il est loin, le temps de la mine et des Bains, cette Belle Epoque d'heureuse mémoire, quand la montagne crachait un métal précieux et que les Thermes traitaient le cholestérol. Les herbes ont poussé, les rivières ont été contaminées, les calèches ont cessé de s'arrêter devant le casino. L'usure a laminé la station thermale qui s'est vidée de sa substance, écrasée par une montagne immobile « aux dents noires et pointues ».

Zoe Cosson est la narratrice attentive et fidèle d'une promenade en ce pays perdu, malmené par l'histoire mais riche de panoramas enchanteurs. Elle accompagne son père, un bricoleur original et volubile qui entreprend la restauration d'un hôtel délabré. Elle l'observe dans ses élans de spontanéité par lesquels il apprivoise les commerçants et les autres villageois.

Elle explore les sentiers, s'enivre de parfums sauvages, elle retrouve le chemin des galeries d'autrefois. Elle contemple, elle écoute, elle s'imprègne du paysage autant que du silence. Elle recompose un passé dont elle se fait « l'archéologue » et mesure ainsi la vulnérabilité des lieux, la désillusion des gens d'ici, l'instabilité des événements, l'incertitude....

Dans un récit d'une virtuosité sans égale, Zoé Cosson nous fait partager, les surprises, les émotions les éblouissements qu'ont suscités chez elles, rencontres et randonnées, moments de paix face à la beauté simple d'un monde en apparence harmonieux, mouvements de recul dans le constat évident de son irrémédiable évolution.

Avec une étonnante souplesse, Zoé Cosson met en musique ce territoire dont elle transpose les nuances allant de la puissance à la fragilité. Elle fait courir les mots comme de petits cailloux qui roulent dans un torrent. Ses phrases ont la saveur du miel, les chapitres, vifs et ardents, rythment le parcours de la jeune femme. La relation privilégiée qu'elle entretient avec l'environnement, relève d'un idéal. L'enthousiasme, cependant n'est pas tout : les humains ont besoin de temps pour s'apprécier. Face à eux, la nature veille, évolue et se venge.... Car si la montagne est immuable depuis la nuit des temps, elle reste une menace à ne jamais occulter. Elle conteste à l'homme son pouvoir et l'incite à se projeter dans l'avenir avec prudence et humilité. Un désir d'esthétique, une éthique de méditation sur le mystère des hommes et les merveilles du monde.

Michel MORICEAU



OUVRIR UNE VOIE – EMMANUEL FABER - collection GUERIN-  
EDITIONS PAULSEN – 2022

Certains livres nous apprennent à vivre. Ils nous rappellent la richesse de la nature, nous éclairent sur la nature humaine, nous enseignent la nature des décisions prises dans l'urgence.

Emmanuel Faber, chef d'entreprise passionné, grimpeur raisonnable, humaniste convaincu, nous *ouvre une voie*, celle d'une ascension prodigieuse qui, dans un passage difficile, met l'homme face à ses propres capacités physiques et mentales. Aucune esquive, aucun mensonge, aucun excès, pour « aller là-haut », y mener une aventure humaine, personnelle ou collective, y vivre une expérience spirituelle incomparable. Si le sommet est l'aboutissement d'un exploit, il est également le lieu d'une interrogation sur le sens d'une vie, une vie qui ne tient qu'à la prise d'un pied sur la paroi, à la prise d'un risque mesuré, à la prise de conscience de la fragilité d'un monde à la beauté menacée.

Progresser dans l'organigramme d'une société, grimper comme Stéphanie Bodet, à la verticale de soi relèvent d'un engagement-autrement dit d'un savoir – faire, d'un don de soi, d'une méthode fondée la confiance partagée entre les équipiers que leur premier de cordée entraîne vers un destin commun.

La sensualité du contact au rocher est une émotion aussi vive que celle ressentie par le dirigeant dans l'attachement à son institution. Dans les deux cas, il s'agit d'une histoire privilégiée avec l'environnement, d'une relation attentive à l'autre, pour surmonter les obstacles, mesurer le danger, intégrer le doute et les incertitudes, accepter de ne pas toujours faire la course en tête.

La pratique de la montagne change le regard sur la vie. En situation critique, elle amène à distinguer le nécessaire du superflu. L'exercice des responsabilités est une autre addiction qui pose la question des limites du pouvoir et la futilité de l'argent. La gloire n'est certainement pas dans la posture mais plutôt dans l'intérêt porté aux autres, dans le respect des compétences, et la recherche de ce qui est juste et solidaire.

L'alpiniste « *dans le dénuement de la verticale* » touche à l'essentiel, ce qui lui fait accepter la possibilité du vide et celle d'une mort inéluctable. Il voit son salut dans la sécurité d'une action collective où les uns vont au secours des autres dans une relation d'aide sans entrer en tentation de marchandage. Le capitaine d'industrie, quant à lui est pris dans une logique de compétitivité où s'enchaînent l'augmentation de la productivité, l'épuisement des ressources naturelles et le creusement des inégalités. Par son goût des plaisirs simples de la montagne, Emmanuel Faber, qui a défié El Capitan, est sensible à la voix de la nature dans un espace indispensable à son épanouissement. Cette **approche esthétique** a poussé le patron du CAC 40 à tracer un sillon l'emmenant au-delà de ses pas. Dans une démarche éthique, il s'est éloigné d'une pratique managériale verticale pour emprunter *les chemins de traverse*, ouvrant ainsi la voie d'un nouveau contrat naturel, économique et social. En montagne comme en entreprise, la *dignité est de lutter contre l'inéluctable*, de tenir compte de l'expérience des autres, de limiter les excès, d'argumenter les décisions et d'agir en sécurité et en toute loyauté. Pour arrêter le saccage du vivant et protéger les vivants.

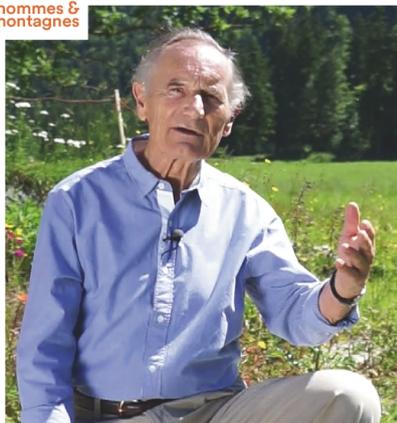
*Il a ouvert sa voie dans le monde des affaires sans jamais oublier la voix de son frère qui, longtemps après sa disparition, lui rappelle en permanence d'où il vient. Cette permanente évocation lui permet*

*de faire le tri entre le contingent et le superflu: d'où son goût de servir dans un monde submergé d'informations, qui s'affole en raison d'une consommation toujours croissante...*

Autrefois lauréat du Prix Humanisme-Chrétien, Emmanuel Faber nous livre aujourd'hui un crédo fondé sur le respect, la générosité, l'anticipation de tous les risques. Il propose une voie pour ne pas gâcher le présent, préparer l'avenir, et méditer sur le propos d'Emmanuel... Kant cité en exergue de son ouvrage: « *Deux choses remplissent l'esprit d'admiration et de crainte incessantes : le ciel étoilé au-dessus de moi et la loi morale en moi* ».

En grim pant, en man ageant, les champions sont des guides qui s'élèvent avec leurs partenaires quand se dégagent de leurs pratiques, un état d'esprit, une façon d'être, une volonté d'aboutir. Les gouvernances- et notamment celles des hôpitaux- seraient bien inspirés de s'approprier de tels modèles d'utilisation raisonnée des richesses naturelles et humaines: cela donnerait à la société des raisons d'espérer pour réussir dans la durée, des projets individuels et collectifs.

Michel MORICEAU



Jean Faure

## Le Renard du Vercors

Des Hauts Plateaux  
à la jungle politique

Giénat

LE RENARD DU VERCORS – Des Hauts Plateaux à la jungle politique – GLENAT - 2021

Voyageur infatigable, autodidacte insatiable, Jean Faure a parcouru le monde en n'oubliant jamais la terre de ses ancêtres, ce plateau du Vercors et ces villages isolés dont il a fait un haut lieu du ski nordique.

Quel roman, cette vie où le devoir l'appelle à la ferme familiale avant de l'emporter pour vingt-deux mois en Algérie. La passion le rattrape et le pousse dans les belles aventures d'un territoire, le sien, dont il accompagne les mutations. De l'agro pastoralisme traditionnel au développement des activités touristiques et sportives, il est sur tous les fronts. Il connaît ses premiers Jeux Olympiques sur le tremplin de sa commune d'Autrans. Il s'investit sans relâche, sillonne les routes de montagne sans chercher le repos. Il est d'une curiosité sans borne et découvre ainsi le monde, de nouvelles pistes dans le

grand nord, d'autres montagnes sur tous les continents. Elu raisonnable de son département, il se garde d'un excès de certitudes : il écoute, il apprend, il s'adapte. Il comprend. Il conserve intacte son indignation face aux injustices. Il puise l'essentiel de sa science politique dans le noble héritage de ses ancêtres, paysans de montagne.

Travailleur acharné, Il mérite, à la Haute Assemblée, la confiance de ses pairs. Gardien des traditions, visionnaire prudent, il recherche dès ses premiers mandats, le juste équilibre entre l'indispensable protection du paysage et l'urgence d'aménager le territoire. Il *met la montagne en loi*, pour éviter d'en faire un enjeu de pouvoir, limiter les spéculations et lui assurer un développement durable. Les montagnards savent créer des liens plus forts que les divergences habituelles de la vie politique.

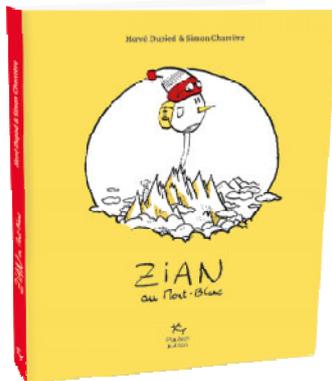
Vice-Président du Sénat, il a gagné sa place sans oublier pour autant les leçons de son enfance, sans occulter le traumatisme de la guerre, sans négliger les blessures de certaines joutes électorales. Il avance au nom de l'intérêt général, il accomplit des missions et brave de réels dangers. Il porte très haut les couleurs de la France. Animé d'une grande générosité, l'ancien militant associatif pense aux autres davantage qu'à lui-même. Aussi, quant une accusation calomnieuse le met un jour en cause, l'homme solidaire et droit qu'il a toujours été, il est terrassé, mais se relève avec la dignité de ceux qui ont foi en la justice.

L'enfant de la ferme *d'en haut* qui tassait la neige sur le tremplin olympique a réussi le grand saut dans la cour des Grands de ce monde, apportant ainsi la preuve qu'il n'y a pas de fatalité. Il n'y a que des destins qui s'accomplissent par la volonté de rendre service et le refus de ne pas être utile. Il a suivi l'exemple de son père dont la sensibilité et le goût de la perfection s'exprimaient à tout instant, devant le spectacle miraculeux de « *la nature sauvage* ». Il s'est donné à fond, comme un champion. Son charisme l'a mené à recomposer une famille autour d'une femme, mère de deux filles menacées dans leur pays d'origine.

Le train du sénateur Faure a été celui d'un compétiteur engagé dans un slalom permanent, une course effrénée semée de pièges et d'embrouilles. Mais, sur la ligne d'arrivée, il peut être satisfait du nouveau visage de son village. Le domaine public adapté au ski nordique, le festival du film de montagne en assure une renommée internationale. Il peut aujourd'hui randonner en toute quiétude dans le Parc National, cette œuvre collective qu'il a contribué à porter en pensant à l'avenir.

Jean Faure, comme « *le renard du Vercors qui glapit à la lune* » a connu la liberté des Hauts Plateaux et les vicissitudes de la jungle politique, à Grenoble comme à Paris. Ses rencontres ont été merveilleuses et cruelles. Dans ces mandats, associatifs, professionnels ou politiques, il est monté sur tous les podiums, honoré pour la sincérité de ses convictions, la conscience de ses responsabilités, la loyauté de son comportement. Il revient chez lui après un long voyage. Il se pose enfin sur sa terre et nous donne en partage les pages émouvantes d'une sensibilité particulière à la montagne et au monde.

Michel MORICEAU



ZIAN AU MONT-BLANC - HERVE DUPIED SIMON CHARRIERE –  
EDITONS PAULSEN JEUNESSE - 2022-

Dans ce conte aux héros hyperactifs, la station de Lapinix est réputée pour ses montagnes qui font la gloire des Lapinistes. Elle est la capitale de lapinisme où de drôles de lapins sculptent des carottes face aux sommets de légende qui entourent la ville. Les lapinistes grignotent et Zian, petit oiseau curieux picore leurs miettes : c'est en effet son destin de becqueter sans relâche. Zian, vif et hardi, accomplit sa besogne tout en rêvant d'aventures et de grands espaces. Pas question pour lui

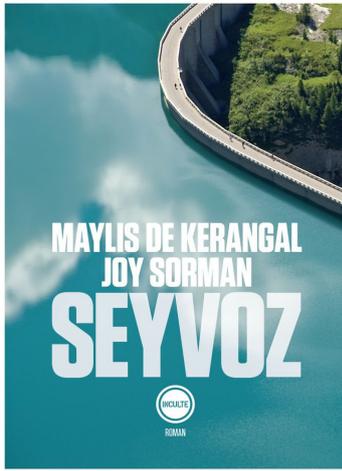
de laisser la montagne aux seuls lapinistes. Lui aussi peut grimper, connaître *le grand frisson*, devenir un premier de cordée. Alors, il s'entraîne, il s'équipe conseillé en cela par l'intrépide lauréate de la fameuse *carotte d'or*. Le grand jour venu, il s'élance, il s'envole, il s'élève plus haut que les autres. Formidable ! Il prend la pose comme tout lapiniste qui se respecte, mais la voie est très difficile et les premiers obstacles l'obligent à puiser du courage au plus profond de lui-même. Au hasard des rencontres qui marquent son ascension, il prend conscience de la démesure de son ambition et de sa fragilité. A bout de souffle, il trouve refuge sur les bois d'un grand cerf : il crâne mais une chouette, dans la nuit, lui reproche son arrogance. Un peu plus tard, un ours lui offre l'hospitalité de sa fourrure. Il lui apprend que le partage est le fondement de l'amitié : un message qu'il retient et transmet au lynx lorsque celui-ci le prend dans ses griffes. Le félin solitaire peste contre ces lapinistes *imprévisibles* qui se sont appropriés un territoire sauvage sans se soucier des autres. Le petit oiseau apprivoise le fauve affamé en lui démontrant que la meilleure nourriture n'est pas dans la chair mais dans la relation à l'autre. Zian reprend sa course dans le froid et la douleur. Il a faim, il n'en peut plus. il comprend ce qu'est l'humilité. Soudain, passe une lapiniste de grand renom. Zian plonge dans son sac de la grimpeuse qui, au bivouac, lui offre un morceau de *carottine*. Tous deux partagent leur repas- et le même rêve : gravir la montagne. Pour savourer le bonheur de la contemplation, éprouver la spontanéité de l'entraide dans la tourmente, profiter de l'instant et se laisser brûler par les rayons du Grand Frisson.

« *Zian au Mont-Blanc* » ouvre brillamment la voie de la *collection jeunesse des éditions Paulsen*. Hervé Dupied et Simon Charrière convoquent à Lapinix, leurs amis « *lapiniards* » qui transmettent à Zian, l'oisillon facétieux, leurs conseils de guides éclairés : la montagne est un mythe. Elle fait souffrir et suppose de rester modeste et attentif, respectueux, solidaire. Et passionné.

Cette année, petits et grands lecteurs frissonnent de bonheur dans l'amitié partagée de la montagne. Les plus jeunes, accompagnent Zian dans son ascension. Ils en retiennent les bons principes d'une vie en société, en montagne ou ailleurs. Leurs parents lisent avec autant de félicité, d'autres belles pages distillant elles- aussi des propos identiques sur l'amour et la vanité (Rufin), l'effort et la plénitude (Bruckner), l'excellence (Moraldo), la solidarité (Faber), la mémoire (Kéringal et Sorman), l'évasion (Garde), l'émotion (Cognetti).

Les auteurs, qu'ils s'adressent aux enfants ou aux adultes, mettent la montagne en mots, des mots utiles pour comprendre le monde, vivre sa passion, s'intéresser à l'autre. Il n'y a pas d'âge pour s'en inspirer et suivre le chemin de la souffrance et du dépassement de soi, de la beauté simple des lieux, de l'harmonie avec la nature. Le rêve, alors, devient réalité.

Michel MORICEAU



SEYVOZ – MAYLIS DE KERANGAL JOY SORMAN - EDITIONS INCULTE - 2022-

Seul au volant de sa Passat grise, un ingénieur se gare à proximité du barrage de Seyvoz. Il a pour mission de rechercher les failles sur la digue monumentale qui, depuis cinquante ans retient les eaux immobiles d'un lac artificiel au fond duquel est noyé le vécu, la culture, l'identité d'un village englouti.

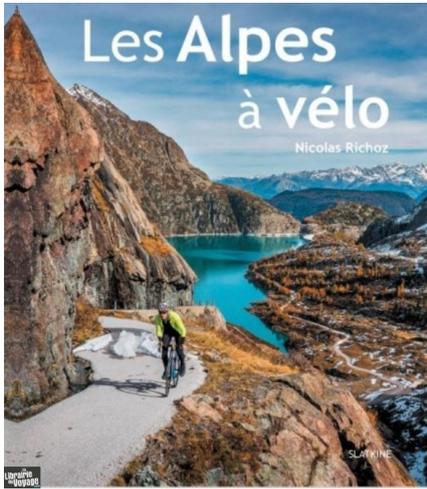
L'impression est étrange, l'espace infini. L'atmosphère est pesante. Le silence, la solitude, la vision d'une plaque sur le parapet du pont, plongent l'inspecteur dans un monde mystérieux où se télescopent les incertitudes du présent et l'évocation d'un passé douloureux.

Dans un récit à deux voix où chacune dépeint l'Histoire avec sa propre couleur, Maylis de Kérangal et Joy Sorman poussent leur personnage aux limites du monde visible et des puissances invisibles qui jaillissent des profondeurs. La vie, en ce lieu énigmatique s'est dérobée sous les flots. Des corps ont été coulés dans le béton d'un chantier titanesque. Des hommes et des femmes ont été déracinés, autant de destins interrompus, d'honneurs sacrifiés sur l'autel d'un capitalisme indifférent aux dignes habitudes des bergers valeureux et tranquilles. Un village a été détruit. Des tombeaux ont été déplacés. La montagne est irrémédiablement blessée par cet ouvrage dont la hauteur insolente masque malgré tout, d'inquiétantes fragilités.

*Seyvoz* est une réflexion sur la dualité d'un monde où les puissants s'en prennent aux plus faibles, où la course aux profits justifie le sacrifice du paysage et des âmes. La résistance s'est organisée contre la tentation d'effacer les traces de vies prises au piège de la modernité. Mais des querelles ont clivé les gens d'en bas. Ceux qui étaient fidèles à leur terre se sont élevés contre leurs voisins prêts à diluer leurs patrimoine sous d'impressionnants mètres-cubes d'eau. Peine perue.

La plongée dans la mémoire d'un lieu est, cependant, un remède contre l'oubli, contre les effets de l'engloutissement, le choc des disparitions. La quête est celle d'un pont entre le monde d'avant et celui d'aujourd'hui. Les souvenirs demeurent et si un mur devait s'élever ce serait contre « *l'engouement du passé* ».

Michel MORICEAU



LES ALPES A VELO- NICOLAS RICHOSZ – EDITIONS SLATKINE – 2022

De l’Autriche à la méditerranée, les Alpes décrivent un arc qui traverse les frontières et témoignent d’une géographie complexe et d’une histoire à la richesse incomparable.

A la fin de ses études, Nicolas Richoz, Ingénieur méticuleux et photographe astucieux, s’y est lancé par la route. Le rêve d’évasion est devenu réalité avec une part d’idéalisme dans le désir de partir en couple et pénétrer un monde hostile et mystérieux. La fantaisie du voyageur a été d’enfourcher un vélo, de grimper, de souffrir, de parvenir au col pour enfin se redresser et contempler la mer de nuages.

Dans un itinéraire géologique jalonné de lieux de mémoire expliquant le passé obscur ou glorieux, le cycliste est passé d’un pays à l’autre, changeant de braquet comme de langue, dévalant les pentes vers des vallées aux décors de charme, se régaland le soir des gourmandises locales. Il s’est réchauffé à la faveur de rencontres inoubliables, il s’est révolté du vol de son vélo sur un versant du Ventoux. Nicolas Richoz écrit le paysage, les forêts luxuriantes, les lacs immenses aux eaux immobiles, les routes en lacets, les torrents intrépides. Il applaudit la mise en scène du soleil sur les lignes de crête, au petit jour, au couchant dans le brouillard ou sous la pluie. Il assiste au spectacle du monde, de la vie au village, de la descente des alpages. Au fil des étapes, avalées sous un ciel d’humeur incertaine, les couleurs rythment les saisons. Elles jaunissent à mi-parcours et tournent au fauve. La neige apparaît et la mer, enfin, éveille un sentiment de nostalgie autant qu’un soulagement après cinq mois de communion avec un espace d’une infinie beauté.

Cette incroyable randonnée le mène à réfléchir sur le sens de son engagement. Le partage, avec son amie, d’une même envie de grimper, de découvrir en toute insouciance de nouveaux horizons. L’obsession de la perfection quand le cycliste poursuit en solitaire un concert égoïste avec la route. Toute une dramaturgie s’installe. Le découragement pointe sous la fatigue. Le froid, le vent et tous les caprices du climat donnent la mesure de l’effort et de la souffrance endurée. Les chiens menaçants, les autos furibondes sont les risques encourus. Mais l’arrivée au col est le moment d’un bonheur intense et tout est oublié. Les photographies témoignent de l’émotion de l’auteur face à la permanence de ces reliefs plissés, à l’étendue des combes, à l’originalité de ces routes taillées dans la falaise au dessus d’une gorge profonde. Cet instant magique, c’est la félicité après l’effort.

A tout moment de sa traversée des Alpes, Nicolas Richoz transmet son enthousiasme. Il ponctue son récit d’anecdotes utiles sur les techniques de la photographie, la dangerosité d’une nature imprévisible, les intrusions de l’homme dans un espace qu’il dénature et parfois embellit. Dans un style alerte et revigorant, Nicolas Richoz communique sa passion. Il donne du sens à son exploit, par l’explication des sites, l’attention portée à la culture, l’observation lucide d’un environnement entretenu de façon contrastée selon les régions.

Chaque page pousse à la curiosité. Le lecteur trace lui aussi son parcours, emporté par la justesse des mots, émerveillé les images flamboyantes. Leur clarté et l’atmosphère qu’elles dégagent évoquent aussi bien le silence et la solitude du grimpeur que l’affolement face au troupeau qui *désalpe*. Elles offrent la surprise d’entendre le champ des clarines et à l’arrivée, les bruits de la ville, le clapot de la mer.

Réussir *Les Alpes à vélo*, a été pour l’auteur une victoire sur lui-même. Une manière élégante d’assouvir un ardent désir d’émerveillement et de le donner à lire dans le récit d’une formidable histoire de vie.

Michel MORICEAU

Sylvie Lepetit

## Jusqu'à mon dernier souffle



les unpertinents

### JUSQU'A MON DERNIR SOUFFLE- SYLVIE LEPETIT – LES UNPERTINENTS - 2021 –

Dans les années troubles de l'entre-deux –guerre, la tuberculose fait rage. Aucune classe sociale n'est épargnée. Des sanatoriums sont érigés dans l'urgence. En montagne, des stations climatiques accueillent les personnes contaminées face au soleil. Ce sont lieux d'exception où les soins s'organisent dans la durée alors que la vie se recompose dans l'attente et dans l'espoir. La mort rode mais le désir de vivre exalte les cœurs. Aux cures de repos succèdent les récitals et les bals, les leçons de ski, les repas soignés, les lectures et les conversations.

Un matin de septembre, une mère de famille de trente ans est admise au Grand Hôtel du Mont-Blanc, maison de santé au confort douillet qui s'étale face au mont-Blanc sur le Plateau d'Assy. Bourgeoise mélancolique, délaissée par un mari meurtri par la Guerre, la jeune femme s'initie peu à peu aux rituels qui ponctuent les journées d'une communauté dont les membres partagent les mêmes angoisses. Les discussions d'après-repas, les promenades au grand air, les soirées musicales ou les parties de bridge sont autant de points marqués contre la maladie. « *Il faut vivre sans attendre demain* ». Il est urgent de trouver dans l'amitié, la fraternité, l'affection, le bonheur d'être ensemble, de se comprendre et de s'aider à renaître. Les émotions s'affolent, la passion submerge les relations. Aux limites du possible, quand l'amour s'installe comme un rempart contre le chaos, le spectre de la faute s'abat sur les cœurs endoloris. Aussi pures soient-elles, les âmes sont ternies par les convenances. Il importe alors de dépasser le quotidien, de lutter contre la tuberculose, cette « *peste blanche* » qui ne respecte rien et rejette les personnes contagieuses à l'écart de la société. Les gens bien-portant, *ceux d'en bas*, entretiennent la peur de leurs prochains à force d'anathèmes et de jugements hâtifs. Sur le Plateau, *là-haut*, les pensionnaires trouvent dans la lecture la musique, et mots pour survivre, les remèdes contre le désespoir, les ressources plus efficaces que le jargon du médecin. Ils sont frères et sœurs en souffrance et compassion, en fidélité, en délicatesse.

C'est en cette montagne que s'ouvre la voie du salut, quand le soleil redonne les forces indispensables à la guérison, quand un berger de rencontre offre une parabole de réconfort, accordant son hospitalité sans juger, croyant en la nature et incitant par là à ne pas cultiver de regrets inutiles.

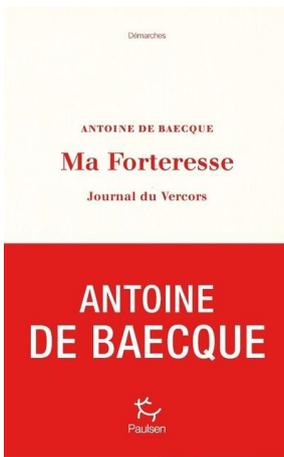
D'une écriture fidèle à celle des années trente, Sylvie Lepetit, imagine le journal de sa grand-mère. Descriptif sans être pesant, le style évite l'écueil de la préciosité. Le lecteur pénètre avec attention, cet univers à la fois magique et tragique, où l'amitié sublime la souffrance, où la sincérité des sentiments se heurte à la sécheresse des principes, à l'emprise de la religion.

L'originalité de ce « journal de galère » est de donner la parole au mari, qui, resté chez lui, a débarassé le couvert de sa femme. Rescapé des tranchées, il a, lui aussi, vu la mort de près sans jamais se remettre de la disparition dans ses bras de son plus proche compagnon d'arme. Il n'a jamais su en parler. Il est resté seul dans la bonne société de sa ville. Sa femme, isolée au sanatorium s'est, en revanche, ouverte à ses semblables au point d'habiter un monde de craintes mais aussi de merveilles...

*Jusqu'à mon dernier souffle* exprime-le ressenti d'une jeune femme en sursis. Le récit est d'une étonnante véracité. Le ton traduit l'intensité du temps qui passe dans la langueur de journées essentielles. L'auteur sublime les richesses de personnes en sursis capables, in extremis, de s'échanger des preuves d'amour.

Cent ans plus tard, les sanatoriums sont en friche, mais à l'ombre de ces pierres sauvages, des âmes continuent d'entretenir le mystère d'Assy.

Michel MORICEAU



MA FORTERESSE, JOURNAL DU VERCORS- ANTOINE DE BAECQUE –

COLLECTION DEMARCHE- EDITIONS PAULSEN -2022-

Abonné aux salles obscures de la cinémathèque mais toujours en recherche de l'éblouissant spectacle de la montagne en été, Antoine de Baecque aime autant la compagnie des films que la « *féconde solitude* » du randonneur inspiré par la marche et par l'Histoire.

Il a traversé les Alpes, il a suivi la transhumance en Mercantour. Il a usé ses godillots sur les sentiers, les pierriers. Cette année, il s'attaque à la forteresse du Vercors, son refuge, le jardin des secrets de son enfance, le champ d'honneur de ses émotions d'historien de la terreur et de chroniqueur de la nouvelle vague.

Il est parti sur les chemins de la liberté, profitant du soleil qui rebondit sur les blocs de calcaire, décrivant les paysages avec le bonheur du rêveur solitaire, mesurant la « subtile complexité d'un petit pays de collines et de champs » rattrapé par la fièvre bâtisseuse des fossoyeurs de la nature.

Frappé par la hiérarchie des reliefs et l'originalité des activités humaines, le marcheur tourne à chaque étape de son parcours, un page de sa propre histoire, où s'entrechoquent des scènes de la grande Histoire et des anecdotes distillées par des gens sans histoire.

Nul besoin de photos pour voyager entre ces lignes rassurantes et précises, où les mots sont autant d'images de vallées, de villages isolés, de collets et de cols, de routes taillées dans le marbre des falaises.

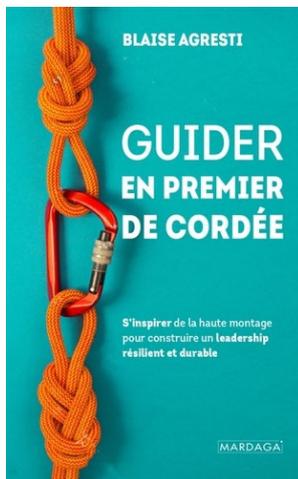
Pénétrer ce Vercors aux parois hostiles relève d'une mission commando. Le meilleur guide du routard est alors la mémoire : mémoire d'un lieu de combats féroces, de résistance acharnée, en ce territoire de rencontres des armes et du livre, en ce plateau martyr où des âmes planent au dessus des plaques commémorant tant de dévotions à l'honneur. Aujourd'hui, personne ne peut oublier ces compagnons de notre Libération. Si les uns tentent de s'approprier les leçons d'un passé cabossé par la guerre, d'autres négocient les cours de l'or blanc qu'ils transforment en « horreurs verticales » de béton et d'acier. Heureusement, il y a toujours un refuge de valeur, un fromage de chèvre un verre de vin blanc, un morceau de bleu, une tranche de lard... Ainsi va la vie, une vie à retrouver, à reconstruire à travers la géographie, la géologie, les généreux sacrifices d'une génération perdue dans un impitoyable piège.

Antoine de Baecque fait vibrer l'Histoire à chaque foulée. Il poursuit son « autobiographie marchée » en croisant les personnages qui ont donné à ces hauts plateaux leur identité, leur singularité. Il sillonne le territoire, franchit les passages périlleux, change de département. Il joue des contrastes, prend le temps d'herboriser, colle un papillon sur son carnet. Il profite de la nature dans tous ses états, en redoute les débordements, en apprécie la beauté simple, attiré par l'irrésistible séduction d'une forteresse impressionnante.

Il nous invite à le suivre. Il écrit ce qu'il voit, ce qu'il vit. Il transmet ce qu'il sent, ce qu'il ressent. Il nous appelle à le lire et relire les belles pages de Giono qui a donné des couleurs à ces terres. Il nous invite à méditer sur l'œuvre inachevée de Jean Prévost.

Randonner en Vercors, c'est approcher l'inaccessible, c'est marcher contre l'oubli, par l'évocation des guides anonymes ou illustres qui ont laissé leurs empreintes sur des sentiers de feu et de sang ...

Michel MORICEAU



GUIDER EN PREMIER DE CORDÉE- *s'inspirer de la haute montagne pour construire un leadership résilient et durable* - BLAISE AGRESTI - EDITIONS MARDAGA - 2022-

Gouverner, c'est choisir. Guider, c'est prévoir. Etre un premier de cordée, c'est assurer, rassurer, assumer. Elever ses équipiers vers un sommet, c'est accomplir un devoir, inspirer confiance. C'est se donner les moyens de décider, de s'engager soi-même et de motiver les autres. C'est avoir l'élégance de renoncer dans l'adversité, la lucidité de reconnaître ses limites, l'humilité de surmonter l'échec. C'est faire preuve d'exemplarité et de mesure. .

Guider en premier de cordée évoque la haute montagne, la proximité du danger. Grimper ensemble suppose beaucoup d'efforts, une cohésion, une dynamique du groupe. Aussi, quand une situation devient critique au point d'amener le chef à décider dans l'urgence, son management de la cordée repose alors sur des principes d'analyse et d'ajustement qui pourraient être transposables à l'entreprise.

La conduite d'une telle opération suppose une éthique de comportement fondée sur le respect des hommes et de leur environnement. L'action consiste à gérer l'imprévu. Pour surmonter l'épreuve, les ressorts sont la motivation et la solidarité des équipiers. Leur loyauté est un remède contre la souffrance, l'isolement et contre l'impuissance.

Dans une expédition, la réussite est sans doute d'atteindre un sommet jugé inaccessible, de s'y épanouir dans un idéal de toute puissance. Mais, si les intentions de cette conquête ne sont pas justes et raisonnables, la course peut tourner au drame. La véritable performance n'est pas dans l'audace mais dans la mesure les incertitudes, l'élaboration de la décision sur le fondement de son propre savoir, sur le savoir faire des autres, ces compagnons indispensables dont le leader a la responsabilité.

Mais le chef, quelle que soit sa valeur, peut revendiquer, à tout moment, le droit d'être fragile et de ne pas tout maîtriser. Mais la cordée progresse par la volonté de ses membres d'affronter collectivement « *les plus grands dangers avec la plus grande prudence* ». Leurs motivations sont solides et reposent sur leur courage et leur sagesse : le courage de renoncer quand la vie de l'autre est péril. La sagesse de prouver son « *agilité* » dans l'adversité afin de poursuivre son chemin hors de la zone de confort du grimpeur ou du citoyen ordinaire.

Dans d'autres circonstances, quand une passion déraisonnable pousse des hommes et des femmes sur le fil de la vie, les rêves de liberté volent en éclats. Des imprudences, trop d'impatience, de l'impudence font chuter les conquérants obstinés. C'est alors qu'intervient le bon guide et sa colonne de secours. Armé d'une intelligence relationnelle, le patron comprend, délègue, dépasse ses peurs. L'expérience rend possible une vision globale d'un fait dont l'instabilité impose de revoir la stratégie, de *changer de style*, d'*accepter parfois le fardeau de l'attente*, ou d'abandonner la mission devenue inutile ou dangereuse.

Une vraie cordée s'inscrit dans une démarche participative où chacun tient sa place dans le respect de l'autre. Elle « *grandit* » dans une dynamique d'amélioration continue de ses pratiques et de ses connaissances: l'analyse systématique d'un accident a pour objectif de comprendre les déterminants du drame et d'en tirer des mesures de prévention.

Dans un essai argumenté sans être sentencieux, Blaise Agresti partage son éthique du management. Ce qu'il a vécu en haute montagne pourrait s'étendre à la société. Il analyse les risques, canalise ses émotions, insiste sur l'aspect humain sans lequel il n'y a pas d'avancée possible dans l'accomplissement d'un projet. Son message est celui d'un humaniste de haute altitude qui place très haut la compétence individuelle et collective, l'altérité et l'attention portée sur tout ce qui nous entoure.

Une cordée voit la mort de près, rebondit sans cesse et s'enrichit de ses succès et de ses échecs. Blaise Agresti, qui en a longtemps commandées, en fait un modèle où chacun se parle dans la fraternité et l'harmonie, dans la compréhension de l'autre et le respect des engagements. Cette *convivence* est une réalité qui pourrait être déclinée dans tous les systèmes complexes afin d'y assurer une meilleure qualité de vie et d'en garantir la pérennité. Avec l'espoir de mettre le charisme au dessus de la gloire.

Michel MORICEAU